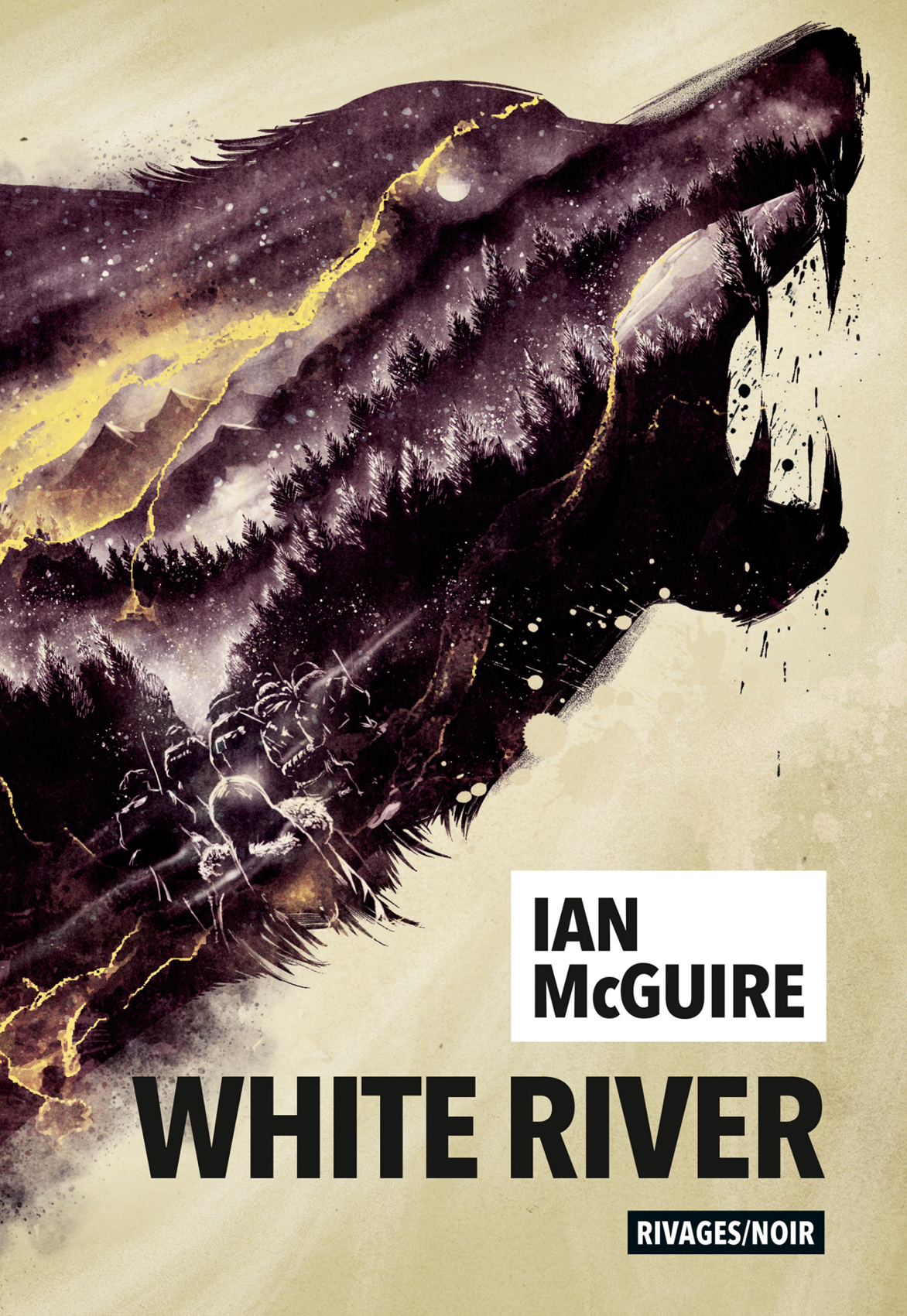


IAN McGUIRE

WHITE RIVER

RIVAGES/NOIR

Durant l'hiver 1766, un colporteur arrive dans un avant-poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson avec une pépite d'or et la promesse d'un filon plus au nord, au-delà de White River. Magnus Norton, chef de poste, organise en secret une expédition périlleuse pour s'en emparer. Aux côtés de l'adjoint John Shaw et d'Abel Walker, le neveu de Norton, Thomas Hearn — premier lieutenant d'un baleinier rattaché au comptoir — s'enfonce vers les Terres stériles, guidé par une famille autochtone. Mais la marche vers le nord fait surgir tensions et violences, déclenchées par l'arrogance de Shaw. Lorsque l'hiver arctique referme son piège et que les plans de Norton s'effondrent, l'expédition vacille au cœur d'une nature aussi sublime qu'impitoyable. Hearn devra alors faire un choix qui révélera ce qu'il est vraiment et scellera son destin.
« L'auteur de *Dans les eaux du Grand Nord* dépeint avec force la beauté austère et les appétits brutaux d'une expédition du XVIII^{e} siècle dans les étendues glacées du Canada. » *The Guardian*

« Le roman historique dans ce qu'il a de plus palpitant. » *The Washington Post*
« Irrésistiblement sombre » *The Times*
« Vraiment fantastique. » Richard Ford

Ian McGuire est un écrivain et universitaire britannique, né en 1964 à Hull, dans le nord de l'Angleterre. Après des études de littérature, il devient professeur à l'Université de Manchester. Il se fait connaître comme romancier avec *Dans les eaux du Grand Nord* (10/18, 2017), sélectionné pour le Man Booker Prize, lauréat du Encore Award de la Royal Society of Literature, et adapté en série télévisée par la BBC.

IAN MCGUIRE

WHITE RIVER

Traduit de l'anglais
par Sophie Aslanides

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Rivages sur

editions-rivages.fr

contactez-nous à
editions@payotrivages.com

Collection dirigée par Jeanne Guyon
et Valentin Baillehache

Cet ouvrage a été publié avec l'aimable collaboration
de Greene & Heaton Ltd, Londres et La Nouvelle Agence, Paris.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement des systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Titre original : *White River Crossing*

Couverture : © Leo Nickolls.

© 2026, Ian McGuire
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2026,
pour la traduction française
62, avenue de Saxe, 75015 Paris

ISBN : 978-2-7436-7180-8

À Abigail Faith Christenson,
1968-2022

Avant-propos

White River est une œuvre de fiction, les personnages et les événements sont tous de mon invention ; mais le fort Prince-de-Galles, le comptoir de la Compagnie de la baie d'Hudson où commence et finit l'histoire est un lieu réel qui se situe dans le nord de ce qui aujourd'hui est le Manitoba. La situation du fort à l'embouchure de la rivière Churchill, au milieu de la forêt boréale mais près de la grande étendue de toundra connue sous le nom de Barren Grounds ou Terres stériles, a été délibérément choisie en 1717 pour que ses occupants britanniques puissent développer des relations commerciales avec trois groupes autochtones : les Crees, qu'ils appelaient les Indiens du Sud, les Dénés, qu'ils appelaient les Indiens du Nord, et les Inuits, qu'ils appelaient les Esquimaux. Les relations anciennes entre ces trois groupes, qui avaient chacun leur langue et leur culture, ainsi que les relations plus récentes entre ces groupes et les Britanniques sont essentielles pour cerner ce qu'était la vie sur le rivage ouest de la baie d'Hudson, entre le milieu et la fin du XVIII^e^ siècle. Cependant, parce que les cultures autochtones étaient intégralement orales à cette époque, les seuls documents écrits contemporains sur ces interactions que nous ayons sont ceux qui ont été produits par des hommes employés par la Compagnie de la baie d'Hudson. Les gouverneurs des principaux comptoirs, ou

factoreries, de la Compagnie de la baie d'Hudson, y compris le fort Prince-de-Galles, avaient obligation de tenir soigneusement un journal quotidien de leurs activités qui, en plus de leur correspondance, de leurs livres de comptes et autres documents divers, est aujourd'hui disponible en ligne et aux Archives de la Compagnie de la baie d'Hudson, dans le centre de Winnipeg. Plusieurs d'entre eux ont également écrit des livres ou des articles de leur vivant, dans lesquels, pour les habitants curieux de leur pays d'origine, ils décrivent, entre autres, la flore et la faune de la région, l'apparence et les coutumes des habitants autochtones et divers détails pratiques du commerce de la fourrure.

En écrivant *White River*, j'ai abondamment utilisé ces sources primaires, dont j'ai trouvé qu'elles avaient une valeur inestimable ; j'ai également consulté les travaux d'historiens, d'anthropologues et d'archéologues qui, conscients du parti pris inévitable des comptes rendus écrits, cherchent souvent à combiner les informations qu'ils trouvent avec d'autres formes de connaissance qu'ils ont acquises au contact direct des populations autochtones. Dans le contexte colonial plus large du commerce des fourrures au Canada, il n'est peut-être pas étonnant que les quatre groupes dont les vies se croisaient dans le fort Prince-de-Galles comprissent souvent les situations différemment, et des spécialistes récents ont eu la sagesse de remarquer et réfléchir à ces différences. Le récit que fait Samuel Hearne du soi-disant « massacre de Bloody Falls » dans son livre de 1795, *A Journey to the Northern Ocean*[1], est peut-être l'exemple le plus tristement célèbre de ce genre d'histoire contestable. Hearne, un employé de la Compagnie de la baie d'Hudson qui fut envoyé vers le nord à pied à la recherche de minerai de cuivre et du passage du

1. Samuel Hearne, *Le piéton du Grand Nord, première traversée de la toundra canadienne* (1769-1772), Payot, 2005.

Nord-Ouest, décrit la manière dont le groupe de Chippewas avec qui il voyageait a organisé une attaque-surprise contre une bande d'Inuits dont il a tué la majorité pendant que Hearne regardait la scène, impuissant et horrifié. Les historiens et critiques littéraires canadiens contestent depuis des décennies la fiabilité du récit de Hearne, certains le voyant comme un témoin empathique d'un acte de barbarie, d'autres comme un chantre du colonialisme justifiant implicitement l'appropriation des terres et ressources autochtones. Les désaccords ont parfois donné lieu à des débats houleux et sont probablement insolubles, mais ils sont utiles en ce qu'ils nous rappellent les débats contemporains beaucoup plus larges sur les liens entre la connaissance, les récits et la puissance coloniale.

Même si les sources que j'ai consultées et les discussions induites par ces sources sont importantes et fascinantes, *White River* demeure un roman et pas un texte d'histoire ni d'anthropologie, et comme Hilary Mantel l'a noté dans ses *Reith Lectures* de 2017, « quand on choisit un roman pour entendre parler du passé, on met entre parenthèses les récits historiques – qui concordent ou pas – et on sollicite activement une interprétation subjective. On n'achète pas une copie, ni même une reproduction photographique fidèle, on achète un tableau sur lequel les coups de pinceau sont visibles ». Dans *White River*, j'ai absorbé des sources historiques et considérablement appris, mais je les ai consciemment dépassées : les personnages et les situations sont compatibles avec les données existantes, mais dans la mesure où les données existantes sont partiales et nous en disent très peu sur la vie intime des peuples en question, j'ai aussi pris des libertés. En particulier, j'ai présupposé que des personnages vivant il y a deux cent cinquante ans, dont l'expérience semble, en surface, radicalement différente de la mienne, pouvaient malgré tout penser, ressentir et parler d'une manière que je serais capable de reconnaître. En d'autres termes, j'ai choisi, en de multiples

occasions, de mettre l'accent sur les points communs plutôt que les différences culturelles ou historiques, sur l'intensité fictionnelle plutôt que sur un réalisme plus littéral ou plus traditionnel. D'aucuns pourraient être en désaccord avec ces choix, mais ils me semblent légitimes si on se rappelle d'abord que l'une des principales tâches du romancier historique est de s'intéresser aux creux et d'imaginer ce qui aurait pu se passer mais n'a jamais été documenté, et ensuite, que les travaux de fiction historique ont toujours et nécessairement plusieurs voix, et doivent parler de leur propre moment historique et de la période dans laquelle ils se situent.

Je conclurai avec une brève observation sur la langue et la communication interculturelle. Bien que les dialogues, dans *White River*, soient formulés, comme le veut la convention, entièrement en anglais, le lecteur ne doit pas imaginer que l'anglais est toujours parlé même lorsque des personnages britanniques sont présents. J'ai supposé (en m'appuyant sur les sources) que les commerçants de fourrure expérimentés, comme Magnus Norton et John Shaw, qui ont travaillé avec les Crees et les Dénés pendant des dizaines d'années, avaient probablement appris à parler les langues autochtones couramment, et aussi (parce que cela est plausible et que cela sert mon objectif) qu'un homme comme Tom Hearn, moins expérimenté mais instruit, curieux et disposant de suffisamment de temps, aurait assez bien appris les langues pour réussir à communiquer quand la situation l'exigeait.

PREMIÈRE PARTIE

Fort Prince-de-Galles, un comptoir de la Compagnie de la baie d'Hudson sur la rivière Churchill

Janvier 1766

Chapitre 1

Patterson le Colporteur est vêtu de peaux d'hiver graisseuses, son bonnet en laine sombre couvre bien ses oreilles, et sous le bord élimé, ses yeux sont plissés, rapprochés, et la peau de son visage est par endroits rouge vif et scrofuleuse. Quand John Shaw le voit, debout à côté du puits fermé au centre de la petite cour pavée, avec son bâtard à l'apparence sauvage et belliqueuse, il identifie, rien qu'à ses airs sournois de voleur, ce qu'il est sans avoir besoin de le demander. Les Colporteurs sont des pirates et des brigands qui font les poubelles du commerce légitime de fourrures. Entre eux et la Compagnie de la baie d'Hudson existe une rivalité longue et amère, alors, en trouver un qui soit assez hardi ou idiot pour se présenter à un comptoir sans y être invité est rare. Quand Shaw lui demande de déclarer la raison de sa présence, Patterson répond qu'il est venu pour parler à l'agent principal, Mr Magnus Norton.

« Je ne prendrai pas beaucoup à Mr Norton de son temps précieux », explique-t-il, calme et nullement intimidé, comme si une telle intrusion était monnaie courante, « mais j'ai quelque chose de spécial à lui montrer, quelque chose qu'il souhaitera voir.

– Et comment un homme comme vous pourrait-il savoir ce que Mr Norton souhaite voir ? »

Patterson hausse les épaules et s'essuie le nez avec le dos de sa mitaine couverte de morve séchée.

« J'ai entendu dire que Norton était un type intelligent. Et ce que j'ai, c'est quelque chose dont un type intelligent voudra être informé.

– On ne fait pas affaire avec les Colporteurs, l'avertit Shaw.

– Je ne parle pas de fourrure, présentement, répond-il. Il s'agit d'autre chose.

– Alors, montrez-moi ce que vous avez. »

Patterson tressaille à cette idée, puis secoue la tête.

« Non, je ne peux pas faire ça. Pas ici, dehors. Ce ne serait pas bien. »

John Shaw, qui est l'adjoint de Norton depuis aussi longtemps qu'on se souvienne et n'est pas un homme connu pour son affabilité ni sa patience, a d'abord envie de renvoyer cet intrus vers la bicoque délabrée et souillée d'excréments d'où il vient, avec l'ordre clair de ne pas revenir, sous peine d'avoir à souffrir du fouet. Mais il y a quelque chose dans la posture de Patterson qui le fait hésiter. Plus tard, quand la vérité sera connue, il prétendra qu'il a eu une intuition, une impression dans ses couilles ou dans ses os. Il dira, de sa manière vantarde habituelle, qu'il le savait dès le début, mais sur le moment, tout ce qu'il pense en réalité, c'est qu'il y a quelque chose de bizarre chez ce Patterson ; avant que je l'envoie sur les roses, Magnus voudra certainement en savoir davantage.

« Avez-vous déjà rencontré Mr Norton ? »

Patterson secoue la tête.

« Mais les Indiens avec qui je commerce se portent garants de lui. Ils disent qu'on peut lui faire confiance.

– Et qui se porte garant de vous, dites-moi ? »

Patterson sourit à nouveau comme si les deux hommes échangeaient une plaisanterie connue d'eux seuls.

« Ce que j'ai dans mon sac suffira, comme garantie. Vous verrez. »

Shaw le dévisage longuement, avec une certaine inimitié, avant de lui annoncer qu'il pourra parler à Norton.

« Commencez par attacher ce chien. Et suivez-moi. Je ne veux pas vous voir traîner dans la cour et déranger les autres ou provoquer du remue-ménage.

– Je ne suis pas là pour déranger qui que ce soit », dit Patterson.

Ils se dirigent vers le pavillon des célibataires, traversent le hall et entrent dans la salle commune. Shaw désigne une chaise à assise en jonc à côté du poêle, et Patterson s'assoit avec un soupir, avant de sortir sa pipe et sa blague à tabac. Edward Hutchins, le médecin, et William Cure, le charpentier de marine, sont déjà là en train de jouer au crib pour un demi-penny le point. Patterson s'apprête à se présenter quand Shaw lui dit de garder le silence tant qu'il n'est pas autorisé à parler.

« Vous êtes sur le territoire de la Compagnie, maintenant. Alors vous devez vous soumettre aux règles de la Compagnie. »

Patterson a l'air plus amusé qu'offensé par cette expression de sévérité. Il prend une mine sombre et colle son index droit sur ses lèvres.

« N'entends pas le mal, ne dis pas le mal, chuchote-t-il gaiement. Je vous comprends, Mr Shaw, et vous n'entendrez plus un mot sortir de ma bouche tant qu'on ne m'aura pas demandé mon avis, je vous le promets. »

*

Magnus Norton, l'agent principal, un homme qui, de son propre avis et celui de la plupart de ses connaissances, comprend plus de choses sur le négoce des fourrures dans la baie d'Hudson que n'importe quelle autre âme, vivante ou morte,

n'a pas plus d'amour pour les Colporteurs que John Shaw, peut-être moins, car depuis vingt ans, leur activité impunie lui coûte deux mille plues[1] au moins chaque saison ; mais il est plus futé et moins impulsif que son adjoint, et quand Shaw lui annonce qui est là, il se dit que si un homme a pris la peine de faire un aussi long voyage en plein hiver, alors il doit avoir une histoire à raconter. Il enjoint à Shaw de donner à Patterson un bol de soupe s'il a faim, et ensuite ils écouteront ce qu'il a à dire. Après son départ, il tamponne au buvard la dernière page de son grand-livre, se lève de son bureau et va jusqu'à la cheminée pour se réchauffer les mains. Debout à côté des chenets, il contemple la pièce avec ses lampes cuivrées, ses tapisseries, ses toiles à l'huile de chiens et de chevaux et ressent comme souvent une douce fierté et une grande satisfaction devant tout ce qu'il a accompli. Il est arrivé à la baie il y a cinquante ans, sans rien dans les poches, un jeune homme pauvre et ignorant, et il s'est élevé jusqu'à cette position de premier rang par son travail forcené, sa persévérance et sa débrouillardise. Il est vieux aujourd'hui, cela est incontestable. Quand il est dévêtu, la peau pend sur ses os en plis et replis comme le suif fondu sur une bougie, et lorsqu'il voit son visage dans le miroir, il se demande parfois qui est le vieux barbon qui le regarde. Mais son désir ardent de faire des profits, il peut le garantir, est intact. Il a déjà fait de lui-même un homme riche (il n'y a pas d'endroit plus splendide que celui-ci à mille cinq cents kilomètres à la ronde, il est quasi certain de cela) et pourtant, chaque jour, comme le garçon fluet qu'il était autrefois, il a très envie d'être encore plus riche.

Au bout d'un quart d'heure, un autre coup est frappé à la porte et Shaw arrive de la cour, suivi de Patterson. Le

1. La plue est l'unité fixe de troc ; elle correspond à une peau de castor adulte de premier choix. Pour 1 plue, on pouvait obtenir 12 aiguilles, par exemple, 2 cornes à poudre. Un fusil valait entre 10 et 12 plues.

Colporteur, dont la puanteur le précède, fait deux pas en avant puis s'arrête et regarde autour de lui, bouche bée. Norton est habitué à cette réaction, il l'a vue plus de fois qu'il ne peut le compter – d'abord la perplexité, puis l'ébahissement qu'un tel endroit, un tel palais auraient dit certains, puisse exister dans cette région autrement infertile. C'est une excellente manière, se dit-il toujours, de commencer une conversation : en rappelant à l'autre personne le genre d'homme à qui elle parle.

« Ce canapé là-bas vient de Paris, fait-il en hochant calmement la tête. Et le tapis sur lequel vous vous tenez vient de Constantinople. J'ai un agent à Londres qui les choisit pour moi, un certain Mr Alderton. »

Patterson scrute les arabesques rouges et vertes entre ses pieds, puis lève les yeux et se gratte la tête.

« J'ai entendu dire que vous étiez un homme exceptionnel, commente-t-il. Voilà ce qu'on m'a dit. »

Norton, satisfait de cette remarque, attend quelques instants, le temps que le mobilier et la décoration fassent bien effet, puis il retourne à son bureau et s'assoit.

« Mr Shaw dit que vous avez quelque chose à me montrer. Quelque chose dont vous prétendez qu'il a une grande valeur.

– Effectivement, oui.

– Comme vous pouvez le voir, on ne peut pas dire que je manque d'objets rares et précieux.

– Cette chose que j'ai n'a pas été fabriquée par une main humaine, rétorque-t-il. Je n'aime pas me vanter, mister Norton, mais je dirais qu'elle fait de l'ombre à toutes vos jolies babioles étrangères.

– Soyez respectueux », intervient Shaw.

Norton lève une main pour détendre l'atmosphère, puis regarde Patterson avec un sourire fatigué.

« Vous ne manquez pas d'audace, à ce que je vois. Pourquoi ne me dites-vous pas tout simplement ce que vous avez dans votre besace, que je puisse en juger moi-même ? »

Patterson, en guise de réponse, fouille dans son sac grossier en toile de jute et sort un paquet à peu près de la taille et la forme d'un petit pain enveloppé dans un morceau de jute retenu par de la ficelle. Il le tend à Norton.

« Je n'y croyais pas non plus, dit-il. Jusqu'à ce que je le voie de mes propres yeux. »

Norton prend le paquet et le pose sur son bureau à côté de son livre de comptes. Il déplie un couteau de poche, coupe la ficelle et enlève une partie de l'emballage. C'est un gros morceau de roche, gris foncé et blanc, pour ce qu'il peut en voir.

« Je pensais que vous étiez un Colporteur, pas un carrier.

– C'est plus que vous ne croyez. Regardez de plus près. »

Norton secoue la tête et lève les yeux vers Shaw qui se tient à côté de la fenêtre à battant ; celui-ci se contente de hausser les épaules. Il lui vient à l'idée que ce Patterson est peut-être devenu un peu fou d'être resté trop longtemps dans les bois et la sombre froidure de l'hiver, avec des Indiens pour seule compagnie. Vivre comme cela peut rendre fou ; c'est un fait bien connu. Dieu sait qu'il a eu un certain nombre d'aliénés à enfermer, avec les années. Il déballe la pierre complètement et se penche en avant. C'est un bloc de granit sombre de forme quasi cubique, comme il le pensait, avec une bande de quartz blanc en travers. Rien de spécial, se dit-il. Il est sur le point de demander à Patterson quel sens peut bien avoir cette offrande, puis, en y regardant de plus près, il remarque que le quartz clair est parcouru de deux fines lignes jaunes, comme des rivières jumelles marquées sur une carte topographique. Il garde les yeux fixés sur les lignes pendant une demi-minute sans bouger ni dire un mot. Puis il fouille dans un tiroir, prend sa loupe et la colle à son œil. Shaw, qui l'observe, sent qu'il vient de se passer quelque chose. Personne ne parle, mais le silence devient soudain pesant, comme l'air immobile avant un orage.

« Qu'est-ce que c'est ? » demande-t-il.

Norton l'invite à s'approcher et lui tend la loupe. « Juste là. » Il lui montre. « Dites-moi ce que vous voyez. »

John Shaw a été ferblantier pendant trois ans dans les ateliers de Ladock en Cornouailles, avant de rejoindre la baie. C'était un travail épuisant pour une maigre rétribution – à pousser des brouettées de minerai en montée ou à rester toute la journée dans le bief avec de l'eau jusqu'aux genoux. Il aurait démissionné bien plus tôt, sauf que tous les deux ou trois mois peut-être, quand il travaillait dans les auges pour rincer les débris et extraire le minerai noir, il apercevait une moucheture d'autre chose dans l'eau au milieu des galets de granit et de feldspath, à peine un éclat ou un papillonnement, rien de plus. Mais un morceau d'or, même minuscule, attrape la lumière et la retient comme rien d'autre sur cette terre. Shaw avait l'œil pour les repérer, et il l'a toujours ; alors quand Norton lui demande de s'approcher, il n'a pas besoin de loupe parce qu'immédiatement, il sent que c'en est, il sent son appel profond, silencieux comme un frisson dans ses veines.

« Où avez-vous trouvé ça ? demande-t-il à Patterson.

– Je l'ai eu par un Indien chippewa que je connais.

– Et où l'a-t-il trouvé, lui ? »

Patterson hoche la tête, sourit et passe ses doigts dans sa longue barbe rousse, puis jette un regard dans le bureau avec une expression joyeuse sur son visage marbré.

« Je savais que vous changeriez rapidement de refrain quand vous l'auriez vu. J'en étais sûr. Vous me preniez pour un imbécile et un bon à rien, mais maintenant, il s'avère que je suis l'homme dont vous avez rêvé toute votre longue vie.

– Vous nous avez pris par surprise, acquiesce Norton, je ne peux pas le nier. Nous avons tous entendu des histoires sur des gisements d'or vers le nord, sur des hommes qui sont allés à leur recherche mais ne sont jamais revenus…

– Mais ça, ce n'est ni une histoire ni une rumeur, n'est-ce pas ? lance Patterson en l'interrompant. C'est la chose elle-même. Pure et bien réelle. »

Norton jette un coup d'œil à Shaw, puis se lève et va jusqu'au buffet pour prendre une flasque de son meilleur cognac. Il remplit trois verres et en donne un à Patterson, qui le renifle une fois avant de l'avaler d'un trait.

« Délicieux breuvage, fait-il. Très bon. Merci.

– Assoyez-vous avec nous, dit Norton. Je vous en prie.

– Il y a plus d'or à l'endroit d'où vient ce morceau. Beaucoup plus. C'est ce que le Chippewa m'a dit.

– Et où se trouve tout cet or ? »

Patterson glousse doucement et baisse les yeux sur son verre vide. Norton lui tend la flasque de cognac et le regarde remplir son verre, boire, puis le remplir à nouveau.

« Vous vous attendez à ce que je crache le morceau pour rien ? Vous pensez que je suis bouché à ce point ? Si vous me donnez cent guinées en pièces et tout le cognac et le tabac que je peux transporter, je vous livrerai peut-être le secret.

– Si vous savez où se trouve l'or, pourquoi vous n'y allez pas vous-même ? demande Shaw.

– Parce que c'est trop loin et le voyage est trop dur pour un homme seul.

– Vous pourriez vous trouver un partenaire.

– Je ne suis pas du genre à m'associer, je ne l'ai jamais été. Je préfère garder mes distances.

– Voilà qui est raisonnable, juge Norton. Vous êtes trappeur, pas mineur, après tout, et où que soit cet or, ce ne sera pas facile de l'extraire et de le rapporter. Vous avez besoin de la puissance de la Compagnie derrière vous pour accomplir une tâche pareille.

– C'est aussi ce que je me disais.

– Nous vous donnerons le cognac et le tabac, poursuit Norton. Mais cent guinées, c'est une grosse somme.

Comment pouvons-nous être certains que l'endroit où vous nous envoyez est le bon, et même si c'est le cas, comment savoir combien d'or nous trouverons là-bas ?

– Il y en a beaucoup, vous pouvez en être sûr.

– C'est ce que vous promettez, mais pourquoi devrions-nous vous croire ? »

Patterson hausse les épaules.

« C'est la simple parole d'un honnête homme. Je suis prêt à le jurer sur la Bible, si vous voulez. »

Si Norton a un exemplaire de la Sainte Bible à portée de main, il ne fait pas un geste pour le prendre. Il regarde Shaw.

« Qu'en dites-vous, mister Shaw ? »

Ils ont joué à ce jeu cent fois avant dans la salle de traite, alors Shaw sait exactement ce qui est attendu de lui.

« Je dirais que cent guinées, c'est beaucoup trop. S'il n'y est pas allé en personne, ce n'est qu'une rumeur qu'il colporte. Pourquoi devrions-nous payer aussi cher une simple rumeur ?

– Une simple *rumeur*, répète Norton. Je n'y avais pas pensé en ces termes.

– C'est un secret, pas une rumeur, corrige Patterson en fronçant le sourcil. Les secrets valent une certaine somme.

– Certains, peut-être, dit Norton. Et d'autres, non. »

Ils discutent pendant toute l'après-midi, Norton et Shaw posant des questions et essayant d'avoir le Colporteur à l'usure, de mettre sa patience à l'épreuve ou d'obtenir par la ruse qu'il en révèle plus qu'il n'en a l'intention, et pendant tout ce temps, Patterson tient bon, sourit, jure et rit tout bas de temps en temps, affirmant qu'ils peuvent jouer à tous les jeux qu'ils veulent, il n'en dira pas plus tant qu'il n'aura pas l'argent dans la main. Finalement, Norton décide que rien de plus ne peut être gagné à ce marchandage et que le Colporteur, s'il n'est pas totalement fiable, n'est pas, du moins pour ce qu'ils peuvent en dire, un menteur invétéré ou outrancier ;

alors ils s'accordent sur cinquante guinées plus le cognac et le tabac, et un nouveau harnais et un nouveau traîneau pour le chien. Une fois que Patterson a rassemblé ses gains et s'apprête à partir, il leur dit que l'or vient d'un endroit qui s'appelle Ox Lake, qui se trouve à huit cents ou neuf cents kilomètres, au fin fond des Terres stériles, à deux jours de marche vers le nord de White River Crossing. « Les Indiens du Nord savent tous où ça se trouve. Vous pouvez aller les voir et vous en trouverez un qui veut bien vous emmener là-bas, j'en suis sûr. Mais si vous projetez d'extraire l'or, vous seriez également avisés de faire ami-ami avec la tribu d'Esquimaux qui installe son camp d'été sur la rive nord du lac. »

Tard, le lendemain soir, une fois que Patterson est parti et que les tâches de la journée sont terminées, Norton et Shaw se retrouvent et commencent à élaborer une stratégie. D'abord, ils s'accordent à faire appel aux services de Datsanthi, le plus intelligent et docile des chefs des Indiens du Nord, pour leur servir de guide. Norton lui fera une offre généreuse et s'il accepte, alors Shaw mènera une expédition accompagné d'Abel Walker, le jeune neveu de Norton qui travaille depuis deux ans comme apprenti commis et dont on peut être certain qu'il gardera le silence et qu'il ne fera que ce qu'on lui dira. À toute personne qui posera des questions, ils répondront qu'ils partent vers le nord dans les Terres stériles à la recherche de minerai de cuivre – une excuse plausible (quoiqu'inhabituelle) qui devrait décourager toute spéculation parmi les hommes du fort. La Compagnie ne sera informée de rien. Les cinquante guinées payées à Patterson seront dissimulées dans les comptes et aucune mention de sa visite n'apparaîtra jamais dans les journaux ni les rapports du gouverneur. Il faudra que le forgeron leur fabrique du matériel avant leur départ : des hoyaux, des marteaux, des tamis, etc., et il faudra qu'ils prennent à l'entrepôt assez de marchandises de troc, couteaux, poinçons et aiguilles, à échanger en cas de besoin et pour

gagner les faveurs de la tribu esquimaude quand ils arriveront à Ox Lake. Tout cela peut être fait aisément. Plus problématique : John Shaw croit que lorsqu'ils trouveront l'or, deux hommes seuls ne suffiront pas pour creuser, broyer et tamiser.

« Abel Walker est d'accord, fait-il. Mais c'est un garçon maigrichon. Que se passera-t-il s'il tombe malade ou s'il a un accident ? Les Indiens ne nous aideront pas beaucoup non plus. Ils considèrent que toutes les tâches autres que la chasse reviennent aux femmes. »

Norton sait qu'il a raison. Ce serait tout à fait rageant d'aller aussi loin, pense-t-il, de trouver le trésor, puis de ne pas avoir les moyens adéquats de le prendre.

« De combien d'autres hommes avez-vous besoin ?

– Deux, ce serait plus sûr, mais un, ce serait déjà bien.

– Qui que nous choisissions, il faudra que ce soit quelqu'un de fiable et de mutique. Nous ne pouvons pas risquer que nos secrets les plus précieux soient éventés. Cela ne peut pas être un de nos officiers non plus, il réclamerait une part trop importante. Il y a Haycock, j'imagine, il est d'une force colossale et loyal.

– Haycock pourrait convenir, sauf que c'est un imbécile. Je préférerais prendre un homme avec quelques grammes d'intelligence en plus.

– L'intelligence peut être synonyme de ruse, et nous n'avons pas besoin de quelqu'un qui pense trop par lui-même. »

Ils restent silencieux un moment à méditer sur ce paradoxe épineux tandis que le vent glacial à l'extérieur fait trembler les volets fermés et que le bois humide dans la cheminée crépite et crachote.

« En plus, il faut penser aux Esquimaux, reprend Norton au bout de plusieurs minutes. D'après les Indiens, ce sont des barbares. Et s'ils refusent de vous aider ou pire, se retournent contre vous ?

– Nous allons devoir trouver un moyen de les séduire, dit Shaw.

– Les gars qui viennent du baleinier savent tout des Esquimaux, du moins de ceux qui vivent près de Marble Island, puisqu'ils commercent souvent avec eux l'été. Peut-être que nous devrions envisager d'emmener l'un d'eux.

– Pas Purvis.

– Bien sûr, pas Purvis, non, mais l'autre, le discret, comment s'appelle-t-il ?

– Vous voulez dire Tom Hearn, le second ?

– C'est ça, Tom Hearn. Qu'est-ce que vous pensez de Hearn ?

– Il est discipliné et sobre, réfléchit Shaw, mais il préfère rester dans son coin, ce qui signifie qu'il n'est pas très apprécié. La plupart du temps, il passe ses soirées le nez dans un vieux bouquin. Je ne l'ai jamais vu boire ni jouer aux cartes ou au crib avec les autres.

– Si vous voulez mon avis, c'est plutôt un bon point, répond Norton. Moins il a d'amis, moins il aura d'occasions de bavarder, et s'il sait quelque chose des coutumes des Esquimaux, cela pourrait être utile. Peut-être que nous pourrions le convoquer.

– Et que lui dirons-nous ?

– Pas la vérité, bien sûr, du moins, pas toute la vérité, mais vous pouvez me laisser m'occuper de ça. Quand je l'aurai assis sur cette chaise et que je le regarderai droit dans les yeux, alors je saurai exactement jusqu'à quel point on peut lui faire confiance. »

Shaw hoche la tête, puis se penche en avant et tend ses mains au feu. La lumière et les ombres glissent sur ses yeux étroits et ses joues ombrées d'une barbe de trois jours.

« Nous prendrons un risque, quel que soit l'homme sur lequel notre choix se portera, fait l'adjoint. Cela ne pourra pas être évité, je suppose, mais bon… vous et moi n'avons jamais

été rebutés par une petite prise de risque si le bon moment se présente, n'est-ce pas Magnus ? »

Norton acquiesce puis attrape la flasque et leur verse à tous les deux un autre verre de cognac.

« J'attends ce moment depuis longtemps, John. J'ignorais que j'attendais, mais maintenant, je le sais. C'est le dernier épisode pour moi, la gloire suprême, si vous voulez. Si nous trouvons cet or, je pourrai rentrer en Angleterre satisfait, enfin.

– Vous parlez de rentrer chez vous depuis dix ans, lui rappelle Shaw. Et pourtant, vous êtes toujours là. À mon avis, vous rouillerez sur place et il faudra une barre à mine pour vous libérer.

– Je suis sérieux, cette fois. Quand j'ai vu ces lignes jaunes dans le caillou du Colporteur, j'ai su que c'était un signe. Je me suis dit, ça y est, enfin, après tant d'années, voici ma juste récompense pour une vie de travail. »

Shaw lui lance un regard et croit apercevoir le scintillement d'une larme dans l'œil chassieux de Norton. Mon vieil ami n'est plus tout jeune, pense-t-il, et il est un peu décrépit, mais il a malgré tout raison au moins sur un point : une chance comme celle-ci ne se présente qu'une fois dans une vie et si on ne la saisit pas à pleines mains quand elle passe et qu'on ne s'y cramponne pas comme une teigne pour la suivre où elle vous mène, alors on ne mérite pas de prospérer.

Chapitre 2

La persistance de la glace sur la rivière Churchill signifie que le baleinier de la factorerie ne peut être sur l'eau que sept ou huit mois chaque année. Le reste du temps, le capitaine et l'équipage de huit hommes doivent le passer à terre à réparer le bateau, aider les commerçants et les ouvriers dans leur travail, ou l'autre moitié du temps, à traîner autour du poêle dans le pavillon des célibataires en fumant, en buvant et en jouant aux dames. La plupart d'entre eux supportent cette période d'oisiveté hivernale sans trop se plaindre – ils sont généralement contents de se lever tard, de bien manger et de remplir les heures vides avec des jeux, des chamailleries et de l'ivresse parfois –, mais pour Tom Hearn, le second, qui est agité par nature, cela devient vite une torture. Il cherche des tâches supplémentaires à effectuer, et si aucune ne se présente, il s'occupe du mieux qu'il peut en lisant et en étudiant. Même ainsi, abandonné sur terre, enfermé entre les épais murs de la factorerie, s'il n'a pas une activité avec un but pour remplir ses journées et occuper ses mains, son esprit se tourne vers l'intérieur et se met à ruminer en pensant à d'anciens mystères et questions restées sans réponses. Si rien de nouveau n'apparaît pour le distraire, il devient nerveux et agité, enclin à de violents coups de sang ou de longues périodes d'aigreur et de découragement. Il est précisément dans cet

état d'esprit grincheux et mélancolique lorsqu'il apprend que Magnus Norton souhaite le voir dans ses appartements privés. Hearn s'attend à ce qu'une fois là-bas, on lui donne une instruction sans intérêt ou réprimande quelconque, mais au lieu de cela, après que Norton lui a offert un siège et un verre de vin, qu'il refuse, il commence à lui demander ce qu'il sait des Esquimaux.

« J'ai parlé au capitaine Purvis ce matin même, dit Norton, et il me dit que lorsque le sloop monte vers le nord jusqu'à Whale Cove et Marble Island, c'est vous plus que tout autre qui faites commerce avec les autochtones. Il dit que vous avez étudié leur langue. Que vous avez même écrit un livre avec leurs mots. Un genre de dictionnaire.

– Il ne s'agit rien d'aussi grandiose que ça.

– Un recueil, alors ?

– Si vous préférez.

– Si je préfère quoi ?

– Je veux dire, si c'est le nom que vous voulez lui donner. »

John Shaw se tient un peu à l'écart comme un espion, tout ouïe et l'œil ouvert.

« Pourquoi vous donneriez-vous la peine de faire une chose pareille ? demande Norton. Quel est le but ?

– Aider à bâtir la confiance entre eux et nous. Si les relations sont amicales, alors les échanges sont généralement plus faciles. Vous devez avoir découvert cela vous-même avec les Indiens.

– Vous le faites pour le bien de la Compagnie, donc ? Pour accroître nos profits ?

– Pour la Compagnie, oui, mais aussi pour mon propre amusement. »

Norton a l'air intrigué.

« Amusement ? Vous prenez donc un certain plaisir à converser avec les autochtones ?

– Je les trouve honnêtes et directs, ce qui est plus que ce qui peut être dit de certains de mes camarades. »

Shaw étouffe un rire en entendant cela, et quand Hearn se tourne vers lui, il sourit et lui fait un clin d'œil.

« Le capitaine Purvis me dit que vous avez noué peu d'amitiés parmi l'équipage, reprend Norton. Il dit que vous préférez rester de votre côté.

– Peut-être bien. Serait-ce considéré comme un défaut ?

– *Un défaut* ? Seigneur, non, loin de là. D'après ce que j'ai vu des autres marins, je dirais que cela témoigne d'un rare discernement. »

Il regarde Shaw et rit, et à son tour, Shaw sourit et hoche la tête. Hearn sent qu'ils se moquent de lui et aussitôt en éprouve de la rancune.

« Y a-t-il eu une plainte contre moi ? demande-t-il. Est-ce la raison pour laquelle je suis ici ?

– Je n'ai eu vent d'aucune plainte contre vous. Vous avez entendu des plaintes, mister Shaw ?

– Pas la moindre.

– Alors, qu'est-ce que vous voulez de moi ? »

Hearn sait qu'il serait sage de modérer ses paroles et de laisser Norton s'expliquer au moment qu'il choisira, mais son humeur irritable de l'hiver est toujours bien présente et, assis là dans ce décor ostentatoire, il se sent nerveux et pas à sa place.

« Je vais expliquer tout cela dans un instant, répond Norton avec décontraction. Mais d'abord, vous devez boire un verre de ce vin. Si vous buvez le rhum de la Compagnie depuis le début de l'hiver, ce n'est pas étonnant que vous soyez de si méchante humeur. »

Hearn est sur le point de refuser à nouveau, mais Norton a déjà rempli le verre et se penche sur son bureau pour le lui donner.

« Goûtez-moi ce breuvage et dites-moi ce que vous en pensez. »

Hearn prend une petite gorgée de vin et sent la chaleur et la richesse de ses arômes sur sa langue.

« Il est bon ?

– Oui. Très bon. Je vous remercie, mister. »

Norton se carre dans son fauteuil avec un air satisfait, comme si faire plaisir à Tom Hearn plutôt que commander le fort était devenu son premier but dans la vie.

« Vous avez servi dans la marine lors des récentes guerres avec la France, dit Norton. Est-ce exact ?

– Pendant trois ans, et avant cela, j'étais dans la marine marchande, principalement dans la Baltique.

– Et pourquoi êtes-vous venu à la baie d'Hudson ?

– À la fin de la guerre, la moitié des hommes de la marine ont été libérés d'un coup, alors il était difficile de trouver une place. J'ai rencontré Bellew le charpentier, qui venait juste de signer son contrat pour rejoindre la Compagnie, et il m'a persuadé de me faire embaucher aussi.

– Et vous êtes satisfait ? demande Shaw. Ou regrettez-vous votre choix ?

– Je préfère rester occupé à travailler, alors ces mois d'hiver ne me plaisent pas trop, mais en dehors de cela, oui, je suis en gros plutôt heureux d'être ici.

– Vous êtes habitué à la vie en mer, sur un océan infini, sans rien d'autre que de l'eau et du ciel tout autour, alors vous devez percevoir la factorerie à la saison d'hiver comme un espace exigu et limité, j'imagine.

– Parfois, oui. »

Norton hoche la tête d'un air entendu, comme s'il était satisfait de recevoir la confirmation d'un soupçon qui le taraudait depuis longtemps.

« Alors, j'ai une proposition inhabituelle à vous faire, Hearn. Quelque chose qui pourrait contribuer à vous remonter le moral et ramener un sourire estival sur votre visage. »

Hearn avale une nouvelle gorgée de son vin et sent dans sa tête le poids de l'ennui et de l'agacement commencer à s'alléger.

« Vous avez une tâche à me confier ?

– Une tâche, c'est exact, et une tâche qui ne peut être accomplie rapidement ni aisément. Si vous l'acceptez, vous ne serez plus jamais las ni impatient, je peux vous le promettre.

– Ce n'est pas exactement de l'impatience que je ressens…

– Quoi que ce soit, soyez assuré que si vous acceptez ma proposition, vous n'aurez ni le temps ni la force de vous en inquiéter vraiment.

– Nous sommes en train de monter une expédition dans le Grand Nord, dans les Terres stériles, et nous avons besoin d'un homme supplémentaire avec nous, intervient Shaw. Nous partirons dans moins d'un mois.

– Une expédition dans quel but ? »

Shaw, au lieu de répondre à la question, jette un coup d'œil à Norton, qui lève un doigt de son bureau pour exiger le silence avant de se tourner vers Hearn avec un sourire.

« Nous avons reçu des informations concernant des gisements de métaux, explique le gouverneur. Le but de l'expédition est de confirmer leur existence et, si possible, de commencer à les exploiter.

– Des gisements de quel genre ?

– Du genre qui exige une discrétion absolue de la part de tous ceux qui y participeront, parce que si la nouvelle se répandait à l'étranger, les intérêts de la Compagnie en pâtiraient certainement. Avant que j'en dise davantage, cependant, j'ai besoin d'être certain que je peux avoir confiance en vous.

– Si la tâche est si importante, pourquoi me choisir moi plutôt qu'un autre ?

– Parce que vous êtes un homme honnête et travailleur. Ce fort regorge malheureusement de mouchards et de fainéants, mais je vois bien que vous êtes différent.

– Vous me flattez.

– Je dis la simple vérité.

– Le fait que vous sachiez parler aux Esquimaux est particulièrement utile aussi, ajoute Shaw. Il y a un campement autochtone près de l'endroit où nous allons et il nous faudra gagner leur confiance si nous voulons réussir.

– Alors, comme vous le voyez, vous avez à la fois les capacités et la solidité de caractère que nous recherchons, reprend Norton, mais comme je dis, il nous faut savoir si nous pouvons compter sur votre discrétion, avant de parler plus avant. »

Norton se tait tout en continuant à dévisager Hearn avec intensité, comme s'il tentait par la seule force de sa volonté de l'obliger à montrer une faiblesse qu'il aurait cachée jusque-là. Hearn, devinant son intention et rasséréné par le vin, soutient fermement son regard, impassible.

« Je ne suis pas du genre à bavarder, mais si vous souhaitez que je vous promette le silence, je le ferai.

– Si vous nous donnez votre parole, c'est suffisant.

– Je vous la donne volontiers.

– Très bien. »

Norton commence à bouger avec une lenteur d'une rare solennité ; il ouvre un tiroir, sort le caillou de Patterson, le pose sur le bureau et défait la toile de jute. Puis il tend à Hearn une loupe et pointe l'index sur les lignes jaunes.

« Vous verrez par vous-même de quoi il s'agit. »

Bien que Hearn soit encore jeune, à peine la trentaine, il a été confronté à assez de déceptions dans sa vie pour être prudent quand il se retrouve face à une proposition prétendument enthousiasmante. Alors, lorsqu'il s'empare de la loupe et se penche sur la pierre, il ne s'attend pas à être ébahi, il ne le souhaite pas, et pourtant, malgré lui, il l'est.

Il la regarde, recule une seconde, les lèvres écartées de trois centimètres, puis se penche pour l'examiner de plus près à nouveau.